



Premières missions iroquoises

Léo-Paul Desrosiers

Volume 1, numéro 1, juin 1947

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801343ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801343ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrosiers, L.-P. (1947). Premières missions iroquoises. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1(1), 21–38. <https://doi.org/10.7202/801343ar>

PREMIÈRES MISSIONS IROQUOISES ¹

(1654) Jésuites et Français se sont laissés gagner par les protestations d'amitié des Onnontagués et des Agniers. Toutefois, les tribus indiennes du Canada sont plus réticentes. Marie de l'Incarnation l'indique en termes plus nets que les RELATIONS: « Tout le long de l'année, écrit-elle, les Français, les Hurons, les Algonquins, et les Montagnais ont vécu ensemble comme frères...; et cependant les peuples sauvages en général n'osent se fier aux Iroquois, après tant d'expériences qu'ils ont de leur infidélité. Ils disent sans cesse à nos Français que les Iroquois sont des fourbes, et que toutes les propositions de paix qu'ils font ne sont que des déguisements qui tendent à nous perdre. Ils le disent encore aux Iroquois mêmes, ce qui a pensé tout gâter et rompre plus que jamais. Mais enfin les Iroquois ont poursuivi avec tant d'instance, qu'on s'est rendu à leur prière. C'est une chose admirable de les entendre haranguer sur les affaires de la paix; car ils n'ont voulu se servir que des personnes les plus considérables d'entre eux pour être les ambassadeurs de ce traité, et ceux qui les ont entendus avouent qu'ils ont beaucoup d'esprit et de conduite ». ²

Les Jésuites choisissent le Père Simon Le Moine, un vétéran des missions canadiennes, pour l'envoyer en Iroquoisie avec les députés onnontagués. Le Gouverneur approuve le choix et donne la permission. Car, malgré les avertissements inspirés par l'intuition ou l'envie, la Nouvelle-France a décidé d'explorer à fond non seulement la possibilité de fonder une mission en Iroquoisie, mais encore de contracter une alliance solide et permanente avec ce pays.

1. Ces pages sont extraites d'un ouvrage qui paraîtra prochainement, sous le titre: *l'Iroquoisie*.

2. Marie de l'Incarnation — Lettres de la Révérende Mère — Nouvelle édition — Tournai, 1876 — Abbé Richaudeau — v. 2 — p. 62.

En compagnie des députés onnontagués, Ondessonk, c'est-à-dire le Père Le Moine, quitte Québec le 2 juillet. Il s'embarque ainsi dans toute une série d'aventures extraordinaires qui le conduiront dans des dangers continus, redoutables, incessants. Il lui faut du courage. Le père Isaac Jogues vient de perdre la vie dans une entreprise semblable. Le père Bressani a subi un minutieux et long supplice; Pierre Magnan, René Goupil ont été massacrés dans le pays où il se rend. Mais Ondessonk ne recule pas. Pendant un peu plus de dix ans, il se promènera par toute l'Iroquoisie; il y retournera à maintes reprises, il s'y trouvera dans la guerre et dans la paix; bien des fois ses compatriotes le croiront brûlé, massacré, mais il reviendra toujours le lendemain, optimiste, calme et doux. Parfois, il partira dans des circonstances à faire dresser les cheveux sur la tête, ses amis pleureront en lui voyant mettre le pied dans le canot, sûrs cette fois d'apprendre prochainement sa mort; mais quelques mois plus tard, il entrera, imperturbable, dans l'un des postes du Saint-Laurent, rapportant des nouvelles précises, ramenant des prisonniers français, des ambassadeurs. Missionnaire intrépide, prompt à courir tous les risques, il mourra dans son lit aux Trois-Rivières. C'est la salamandre qui se promène dans le brasier. A quel trait de caractère, à quelles conjonctures devra-t-il son immunité? On ne sait. Peut-être à sa bonté, peut-être à son amour de l'ennemi, comme le veut le précepte évangélique. Son existence sera l'une des plus aventureuses du régime français. On la connaît à peine encore.

Le Père Simon Le Moine ne suit pas la même route que le Père Jogues, que tous les autres Français qui, eux, se rendaient en Anniéjé, chez les Agniers, dans l'Iroquoisie orientale, par le Richelieu, le lac Champlain, le lac Saint-Sacrement. Il doit suivre le Saint-Laurent jusqu'au lac Ontario, en côtoyer la rive sur une courte distance, remonter la rivière Oswego, atteindre enfin, dans l'Iroquoisie centrale, Onnontaé, la capitale de la Confédération, où se tiennent tous les grands conseils des Iroquois.

Pour lui, c'est une aventure merveilleuse. Il tient son journal. Après avoir quitté Montréal, il portage le long des rapides de Lachine. Il vogue en canot sur le lac Saint-Louis; il voit s'ouvrir devant lui le lac Saint-François, la région des Milles îles baignée dans la pure eau verte des Grands Lacs. Et tout aussitôt, c'est le charme profond de la vie en plein air, au grand soleil, en pleine nature, dans la forêt et

sur le fleuve, qui l'empoigne bien et qui l'émeut. Nettes et précises, les indications se pressent sous sa plume: « C'est un plaisir plus innocent et plus doux qu'on ne pourrait croire, écrit-il, de n'avoir en ce rencontre aucun abri, sinon des arbres que la nature y a produits depuis la création du monde... Ce ne sont que des îles, d'un aspect le plus beau du monde qui coupent ça et là cette rivière très paisible... A l'autre côté du rapide, j'aperçois un troupeau de vaches sauvages (originaux) qui paissaient à leur aise en grand repos. On en voit quelquefois en ces endroits, quatre ou cinq cents de compagnie... » Soudain, il pleut et l'on s'abrite en construisant vite un wigwam d'écorce: « ...Il ne laissa pas de nous être autant agréable, que si le tout en eût été tout d'or ». ¹ En un mot, c'est le grand fleuve vierge, avec ses horizons bleus, son pittoresque sauvage.

L'expédition atteint le lac Ontario parmi les orages et la pluie, vers le 30 juillet, après un voyage d'une quinzaine de jours. Le 1er août, sur la rive méridionale du lac, les voyageurs rencontrent les premiers pêcheurs iroquois. Ou plutôt, le premier qu'ils voient, est un pauvre prisonnier huron que Ondessonk lui-même a instruit au temps déjà lointain de la Huronie vivante et de Sainte-Marie sur la baie Georgienne: « Ce pauvre garçon ne pouvait croire que ce fût celui qu'il n'espérait jamais revoir ». Le missionnaire arrive au village de pêcheurs où ce prisonnier habite; là, ce ne sont que Huronnes, presque toutes chrétiennes, « autrefois riches et à leur aise, que la captivité a rendues servantes ». Ondessonk retrouve même son hôte, le Huron qui le recevait sous son toit lorsqu'il évangélisait la nation du Pétun. On pleure ensemble les jours anciens: cinq années à peine se sont écoulées, mais qui semblent un siècle tant les événements se sont pressés dans ce court intervalle. Tout un passé poignant ressuscite brusquement.

Le groupe s'enfonce ensuite dans les terres, droit vers le sud. Sur le rivage d'une rivière, il découvre un second hameau de pêcheurs. Puis voilà que se présente le neveu du premier capitaine du pays qui apporte du pain de farine de maïs, des épis nouveaux « que nous faisons rôtir au feu »; il est chargé d'escorter l'ambassadeur français jusqu'à la bourgade. Le matin du 5 août, Ondessonk en est encore

1. *Relations des Jésuites* — édition de Québec, 1654 — page 12 et suivantes.

éloigné de quatre lieues. Il suit une piste dans la forêt: « Dans les chemins, ce ne sont qu'allants et venants, qui me viennent donner le bonjour. L'un me traite de frère, l'autre d'oncle, l'autre de cousin; jamais je n'eus une parenté si nombreuse ». Ensuite, on croirait lire le récit de Jacques Cartier arrivant à Hochelaga, tant les cérémonies se ressemblent. A un quart de lieue du bourg, a lieu la halte, la rencontre entre le visiteur et les députés de la nation. Ondessonk prononce sa première harangue en Iroquoisie; il parle à la manière des orateurs indiens, nommant les clans, les capitaines; la paix marche avec lui, sa présence éloigne la guerre. Puis « deux capitaines me firent leur harangue à mon entrée, mais avec une joie et un épanouissement de visage, que jamais je n'avais vu dans les Sauvages. Hommes, femmes et enfants, tout était dans le respect et dans l'amour ».

Onnontaé, la capitale, le cœur du pays iroquois. Elle se profile au sommet d'une colline large, ronde, de deux milles de tour; les palissades qui la protègent, se dessinent au centre de ce vaste dôme. Autour, bruissent les hautes cultures de maïs parsemées de citrouilles. Bientôt, les Français l'appelleront « La Montagne », et ceux qui l'habitent « les Montagnards ». C'est ici que la Confédération, à laquelle se rattachent tant de légendes, a pris naissance; que des chefs fameux ont élaboré une constitution; ont posé les fondements politiques, sociaux, familiaux qui devaient durer quelques siècles. Daganoweda était un Onnontagué. Le héros n'a réussi qu'à fédérer cinq tribus d'origine iroquoise. Il a peut-être vécu vers l'an 1500. C'est toujours au lieu du premier conseil que s'assemblent les cinquante grands sachems qui possèdent le pouvoir, et qui portent des noms, toujours les mêmes à travers les âges. Ils se réunissent ici à l'automne, pour légiférer sur le bien commun. C'est ici d'ordinaire que l'on déclare la guerre, que l'on fait la paix, que l'on reçoit les députés des autres tribus, que l'on formule les traités. Le plus noble sachem est un sachem onnontagué. Dans la capitale, un gardien particulier prend soin des trésors de la nation en grains de nacre, en bandes de grain de nacre dont chacune symbolise un traité avec ses divers articles. Il y a aussi le gardien du feu qui joue un rôle important dans la religion des peuples primitifs. Enfin c'est dans Onnontaé que se tiennent les grands conseils de la vie civile, des deuils nationaux, de la religion; et, plusieurs fois par année, suivant la piste qui, sur la hauteur des terres, conduit d'Albany à Buffalo, les autres tribus iroquoises, friandes

d'éloquence et de spectacle, accourent pour des cérémonies qui dureront plusieurs jours.

L'Iroquoisie occupe une large lisière du continent à l'est et à l'ouest d'Onnontaé. Dans sa partie orientale, elle est plus accidentée, plus montagneuse; dans sa partie occidentale, elle s'étend en longues vagues roulantes; elle est balafrée par cinq lacs longs, étroits, orientés du nord au sud, dont le lit descend plus bas que le niveau de la mer, et que des glaciers ont formés autrefois en labourant la terre. Ce sol des hauteurs est très fertile, couvert de futaies de chênes, de hêtres, de noyers, d'ormes. Nombre d'arbres fruitiers y poussent à l'état sauvage et y donnent de copieuses récoltes. Le maïs y est parfois d'une taille à cacher un homme à cheval. Aujourd'hui, c'est l'une des plus belles régions agricoles des États-Unis; fruits et raisins y donnent de grands rendements. Deux flores s'y entremêlent: celle du nord, celle du sud. Le climat y est beaucoup plus doux qu'au Canada, il rappelle aux premiers Français, celui de la Touraine. Les neiges y sont légères et peu persistantes; les cours d'eau sont poissonneux; la nature pittoresque. Les tribus iroquoises y sont espacées sur une même latitude; « leurs bourgs sont situés dans des lieux merveilleux et où les terres sont très fertiles ». Sur les deux pentes, nord et sud, les rivières descendent de ces hauteurs qui, du point de vue militaire, sont parmi les meilleures du continent; elles protègent la nation contre l'invasion.

L'Iroquoisie offre une solide assiette économique à l'existence de ces tribus. Les femmes cultivent le maïs, elles en accumulent d'immenses réserves, la famine ne sévit jamais. Les hommes peuvent avoir comme occupation à peu près unique, la guerre, à laquelle ils se livrent douze mois par année.

Et c'est dans Onnontaé qu'Ondessonk, le premier Français, pénètre le 5 août 1654. La capitale a la même apparence que les bourgades huronnes ou que celle d'Hochelaga décrites par Jacques Cartier. Le même soir, le Père réunit quelques anciens. Il leur offre deux présents préliminaires: l'un pour leur laver la figure, afin de n'y jamais voir aucune marque de tristesse; l'autre pour que s'écoule le fiel qui pourrait aigrir leurs sentiments. Les Anciens répondent par deux présents plus riches que les siens.

Le lendemain, le missionnaire exerce son ministère auprès des enfants malades et des Hurons prisonniers. Il trouve là « les Hurons

qui composaient autrefois son troupeau au bourg de Saint-Michel... Ceux-là même qui avaient fait mourir les pères de Brébeuf et Garnier, lui donnèrent les livres qu'ils leur avaient ôtés au temps de leur martyre, et qu'ils avaient gardés depuis comme des choses dont ils faisaient estime... »¹ Le soir, il cause longuement avec son hôte. Celui-ci est-il Garakonthié? Il semble bien que oui. « ...Il avait le cœur content, écrit le père, voyant que toutes les bandes de sa Nation ne demandaient que la Paix... »² Tout récemment, les Tsonnontouans eux-mêmes étaient venus exhorter les Onnontagués « à bien gérer cette affaire pour la Paix », et ils avaient offert à cet effet de beaux présents. Les Goyogouins avaient présenté trois colliers à la même fin. Les Onneyouts étaient satisfaits de la manière dont s'était terminée l'affaire du jeune chirurgien et ils ne désiraient, eux aussi, que la fin des hostilités. Les Agniers se rallieraient probablement à la politique des autres tribus, il ne faudrait pas perdre confiance, le missionnaire portait avec soi le bonheur de toute la terre. En un mot, il semble bien que seul Garakonthié, le futur grand ami des Français, puisse tenir des propos pareils à Ondessonk.

Les sept et huit août, le missionnaire exerce encore son ministère parmi les Hurons captifs. Il s'informe de celui-ci, de celui-là, qu'il a bien connus. Souvent, il apprend leur mort chrétienne, soit dans les supplices, soit dans la maladie. Qu'est devenue, par exemple, Catherine, surnommée « la Religieuse »? Ondessonk passe des heures émouvantes « au milieu d'une Église de Chrétiens tout formés ». Il confesse, il écoute les innombrables récits de la dispersion et de l'exil. Ce peuple se raccroche à lui, il vient pleurer auprès de lui.

Le 9 août, la guerre s'impose aux esprits par des lamentations soudaines: trois chasseurs onnontagués viennent d'être massacrés par des Ériés à une journée de marche de la capitale. Le conseil a lieu le 10 août. Déjà, les ambassadeurs des Tsonnontouans, des Goyogouins et des Onneyouts sont arrivés. Les députés des quatre tribus supérieures sont ainsi présents. Selon le rite habituel, les capitaines circulent dans les avenues demandant à tue-tête au peuple de s'assembler dans la cabane où s'est installé Ondessonk. Et quand la

1. Marie de l'Incarnation — Idem — v. 2 — p. 63.

2. R D J., (*Relations des Jésuites*), 1654-13.

réunion s'ouvre, ce dernier qui a bien appris le huron, commence la cérémonie « par une prière publique, dit-il, que je fis à genoux, et à haute voix, le tout en langue huronne » afin de bannir les dissensions et d'inspirer de bonnes actions.

Il débite ensuite son discours officiel. Il l'a écrit et ses feuillets surprennent l'auditoire. Le premier présent qu'il offre est « un grand collier de Porcelaine, cent petits tuyaux ou canons de verre rouge qui sont les diamants du pays, et une peau d'orignac passée »; ce présent indique qu'il parle au nom d'Onnontio, des Algonquins et des Hurons. Le second et le troisième marquent la libération des huit Tsonnontouans et des cinq Loups que les Outaouais ont capturés en descendant à Montréal. Par le quatrième, les Français remercient les Onnontagués pour la libération du chirurgien de Montréal; par le cinquième, le sixième et le septième, le remerciement s'étend aux Tsonnontouans, aux Goyogouins et aux Onneyouts qui ont participé à cet acte. Les huitième, neuvième, dixième et onzième offrent symboliquement à chacune de ces tribus une hache pour la guerre contre les Ériés. Les douzième, treizième, et quatorzième sont offerts aux Tsonnontouans pour les consoler des pertes qu'ils ont subies dans ce conflit et pour les inciter à raffermir les palissades qu'ils défendent. Par la quinzième, Ondessonk veut créer une union très intime entre ces quatre tribus et leur donner un dessein identique en toutes leurs affaires. Le seizième ouvre à toutes les portes du fort de Montréal et leur assure bienvenue. Ondessonk exhorte son auditoire à se laisser évangéliser, par le dix-septième; et par le dix-huitième, il lui demande de ne plus dresser d'embuscades « aux nations algonquines et huronnes qui voudraient nous venir trouver en nos habitations françaises », c'est-à-dire aux tribus de l'ouest qui, cette année, sont descendues pour la première fois en traite. Le dix-neuvième essuie les larmes des Onnontagués pour la capture d'Anenraes, le grand capitaine. « A chacun de mes présents, dit le père, ils poussaient du profond de la poitrine une acclamation puissante, pour témoignage de leur joie. Je fus bien l'espace de deux heures à faire toute ma harangue en ton de capitaine, me promenant, à leur ordinaire, comme un acteur sur un théâtre ».

Le conseil devant lequel Ondessonk vient de parler est bien un conseil fédéral. Les autres tribus ont été convoquées. Marie de l'Incar-nation parle des messagers qui, en cette occasion comme dans les autres du même genre, « coururent comme des cerfs par tous les villages des

cinq nations, criant à haute voix: « Ondessonk vient, Ondessonk vient ». A ce bruit, il se fit un concours de peuple pour venir au-devant de lui. Ce n'étaient que fêtes et festins... »¹ Les Ambassadeurs des Onneyouts, des Goyogouins, des Tsonnontouans sont présents; les Agniers n'ont pas envoyé leurs députés, marquant ainsi leur mauvaise humeur, leur jalousie, leur réticence. Leur absence produit un vide. Seul assiste à l'assemblée un Agnier qui était de passage dans la capitale, mais qui n'a aucun titre officiel.

Après le discours d'Ondessonk, les représentants des quatre tribus supérieures, des « Senèkes », comme disent les Hollandais qui les connaissent sous ce nom générique, « consultent par entr'eux l'espace de plus de deux autres heures »² sur la réponse à donner à chacune des propositions symbolisées par un présent. Le peuple s'assemble de nouveau. L'Orateur iroquois lui résume succinctement les paroles du missionnaire. Un chant s'élève. Enfin, le premier discours commence. Deux bandes de grains de nacre remercient Onontio de ses bonnes paroles; deux autres le remercient également, au nom des Agniers, pour la libération des cinq Loups capturés par les Outaouais; et deux autres, au nom des Tsonnontouans, pour celle de leurs compatriotes.

Un Onneyout parle en second lieu: « ...Onontio, tu es le soutien de la terre, ton esprit est un esprit de paix, et tes paroles adoucissent les cœurs les plus rebelles ». Quatre grands colliers expriment la reconnaissance de la tribu pour les encouragements donnés dans la guerre contre les Ériés et pour les exhortations à ne plus combattre les Français.

Le premier orateur onnontagué reprend ensuite la parole. « Cinq nations entières, dit-il, te parlent par ma bouche... »

Après cet exorde pompeux, il prononce les paroles les plus importantes qui aient encore été dites dans ce conseil: « Nous voulons reconnaître celui dont tu nous as parlé, qui est le maître de nos vies, qui nous est inconnu ». Suit ensuite cette invitation précise: « ...Nous vous conjurons de choisir sur les rivages de notre grand lac, une place qui vous doive être avantageuse, pour y bâtir une habitation de

1. Marie de l'Incarnation — Idem. v. 2 — p. 62

2. R D J., 1654-16.

Français. Mettez-vous dans le cœur du pays puisque vous devez posséder notre cœur. Là nous irons nous faire instruire, et de là vous pourrez vous répandre partout »¹, car l'Iroquoisie n'a que des pensées de paix à l'égard d'Onontio. Enfin, l'orateur annonce que le mai de la paix est planté à Onnontaté même, comme celui de la Nouvelle-France est planté à Montréal.

Ces déclarations sont trop belles pour être absolument exactes et correspondre à un sentiment véritable. Elles sont demi-sincères. Les Hurons captifs, comme l'a dit Ondessonk, ont répandu en Iroquoisie de substantielles notions chrétiennes; celles-ci ont éveillé la curiosité; la logique et la force des principes catholiques produisent une forte impression dans les esprits. Ceci ne signifie point que la nation iroquoise soit déjà convertie ou qu'elle le puisse être prochainement. Puis les Iroquois supérieurs, en particulier les Onnontagués, ont une véritable inclination vers la France; comme en toute démocratie, il y a des partis divers, et il s'en est formé un qui favorise les relations avec les Français. La seule crainte d'avoir deux ennemis sur les bras en même temps ne peut, à elle seule, expliquer ces déclarations: les Iroquois sont trop réalistes pour ignorer que les Français et leurs alliés sont en ce moment peu dangereux. Mais ils veulent des armes et des munitions pour la guerre, ils désirent que les Hurons de l'île d'Orléans émigrent chez eux, ils ont besoin de secours divers. La gloire se mêle à ces motifs. Les Onnontagués veulent avoir à côté de leur bourgade une habitation française, être familiers avec les Français, comme les Agniers sont familiers avec les Hollandais. Enfin, les Iroquois supérieurs n'ont jamais fait la petite guerre aux Français comme les Agniers, et ainsi aucune rancune ne gêne les premiers contacts.

Le lendemain, 11 août, fêtes et réjouissances se continuent. Puis un malheur survient pendant la nuit: le feu se déclare dans l'une des cabanes en écorce d'orme gras, et, poussé par un vent violent, il brûle une vingtaine d'habitations. La même atmosphère de bienveillance entoure le visiteur. Celui-ci convoque le conseil, le 13, il offre des présents pour consoler les victimes; il plante même un premier pieu pour une première cabane; il offre la première écorce pour la recouvrir. Trois capitaines le remercient chaudement, c'était juste le geste qu'il fallait.

1. R D J. 1654-16.

Le 14 août, Ondessonk reçoit la visite d'un jeune capitaine qui doit conduire incessamment un détachement « de dix-huit cents hommes, qui devaient au plus tôt partir pour aller en guerre contre la Nation du Chat... »¹ Le missionnaire instruisait cet homme depuis quelques jours; celui-ci demande maintenant le baptême. C'est peut-être trop tôt; dans des circonstances ordinaires, il faudrait retarder. Le capitaine insiste: ne risquera-t-il pas sa vie dans une expédition dangereuse? Ondessonk se rend à un plaidoyer aussi insistant. Le lendemain, dès l'aube, il conduit le capitaine à l'écart, il le baptise, il le nomme Jean-Baptiste. Marie de l'Incarnation fournit d'autres détails sur lui: « Lorsque le Père était là, écrit-elle, on levait une compagnie de deux mille hommes, pour aller en guerre contre la nation du Chat. Le capitaine qui devait la commander, était l'un des ambassadeurs qui étaient venus demander la paix »².

Enfin, le 15 août est le jour fixé pour le départ d'Ondessonk. Il s'attable au festin d'adieu: « ...Tous les considérables, hommes et femmes, étaient invités en notre cabane en mon nom, selon la coutume du pays, afin d'honorer mon départ ». Les chefs crient les nouvelles dans les rues, des porteurs se chargent des bagages. A demi-milieu de la bourgade, les sachems prononcent d'autres harangues d'adieu et c'est la séparation.

Ondessonk gagne le lac Ontario par le trajet ordinaire que les Français connaîtront bientôt: le joli petit lac, non loin de la capitale, au pied duquel s'élève aujourd'hui Syracuse; la rivière Oswego que l'on descend jusqu'à son embouchure; en route, à gauche, débouche la rivière qui vient du pays des Tsonnontouans; plus loin, à droite, la rivière qui vient du pays des Onneyouts. Le cours d'eau est profond, peu pittoresque; le village de pêcheurs habité par les prisonniers hurons s'élève sur une batture.

Le 20 août, la troupe atteint le lac Ontario soulevé par une tempête. Elle côtoie ensuite la rive; et la descente commence vers Québec au fil du courant rapide et tumultueux. A la date du 25 août, le journal contient l'entrée suivante: « Nous arrivons au lieu qu'on nous destine pour notre maison, et pour une habitation française. Ce sont

1. R D J., 1654-17.

2. Marie de l'Incarnation — Idem, v. 2, p. 65.

des prairies ravissantes, bonne pêche, un abord de toutes les Nations »¹. Le premier projet, celui de 1654, est donc de fonder un poste sur la rive droite du Saint-Laurent, non loin de la sortie du lac. Marie de l'Incarnation dira au contraire que c'est sur la rive sud-est du lac. A cet endroit se trouvait le village de pêcheurs.

Les embarcations sont emportées avec violence par le courant. Les voyageurs s'arrêtent pour chasser, réparer un canot; ils subissent le soleil, le vent, la pluie; « on cabane où le jour finit... »

« Le premier jour de septembre, jamais je ne vis tant de bêtes fauves.. Nous voyons en divers endroits de grands troupeaux de bœufs et de vaches sauvages... Notre chasse ne nous quitte point, il semble que le gibier et la venaison nous suit partout... » Enfin, c'est l'arrivée à Montréal le 6 septembre et l'arrivée à Québec le 11.

Les nouvelles qu'Ondessonk sème au passage transportent la population de joie. Marie de l'Incarnation y fait écho: « L'on a fait les semences, les récoltes et le trafic avec une entière liberté... », dit-elle; les Onnontagués « ont honoré le Père dès l'abord, lui donnant partout la première place. Nous te déclarons que nous voulons embrasser la foi... Nous aimons les Robes noires... » Ce sont les Hurons « qui leur ont donné la connaissance de Dieu, et qui ont jeté parmi eux, les premières semences de la foi ». Leurs ambassadeurs n'ont pas manqué de rendre visite aux Ursulines: « Ils ont admiré nos séminaristes sauvages... Ils étaient ravis de les voir si bien dressées à la française »².

L'absence des Agniers au grand conseil d'Onnontaé est toutefois cause d'inquiétudes: « ...Les Agniers n'avaient point paru dans tous les conseils qui furent tenus à Onnontagué, ce qui faisait craindre qu'ils ne couvassent quelque mauvais dessein. Mais les Hurons qui y avaient été envoyés, et qui sont de retour du jour d'hier (23 septembre) ont rapporté qu'ils sont du parti de la paix, et qu'il n'y a nul sujet de craindre de leur part, que s'ils ne se sont pas trouvés aux assemblées, ils en ont fait des excuses, disant qu'ils en ont été empêchés par la guerre qu'ils avaient contre les sauvages de la Nouvelle-Angleterre »³.

1. R D J., 1654-18.

2. Marie de l'Incarnation — Idem — v. 2 — p. 64.

3. Idem, v. 2, p. 66.

Alors au mois de septembre, parmi une paix qui semble sûre, les Français débattent la question de savoir s'ils établiront oui ou non, en Iroquoisie, une mission, et même une habitation, c'est-à-dire un poste français. C'est la première discussion sur cette entreprise vitale, ce ne sera pas la dernière. Le principal document sur lequel une décision doit se fonder, est le journal d'Ondessonk, résumé plus haut, les diverses propositions soumises aux conseils de Québec et de Montréal, les conversations particulières. Mais seul Ondessonk a pu étudier personnellement l'état des esprits en Iroquoisie et son témoignage a du poids. Il déborde d'optimisme, d'espérance, de satisfaction. Il conclut résolument à l'action.

Il faut ensuite choisir entre les Agniers et les Onnontagués. Jusqu'à ce jour, ces derniers seuls ont demandé des missionnaires: ils « nous pressent de les aller instruire, et ils demandent avec instance qu'on aille bâtir sur leur lac une habitation de Français qui leur serve d'asile, et qui soit un lieu de paix entre eux et nous »¹. Ils ont aussi demandé la paix les premiers. La Nouvelle-France les redoute moins. On dirait que toutes les difficultés se sont réglées par eux, que la paix est venue dans leurs mains. Pour le moment les Français ont pour eux une préférence qui semble justifiée.

Le problème n'est pas facile à régler. La Nouvelle-France est pauvre, et un poste éloigné coûte cher. Il y a les frais de voyage, de construction, d'entretien, la solde d'une garnison. Puis l'entreprise en vaut-elle la peine? Les Iroquois comme les autres Indiens offrent peu de garanties d'une paix stable, longue, solide; qu'arrivera-t-il si la guerre recommence demain? Le poste lointain sera fort exposé parmi des tribus hostiles et les communications deviendront presque impossibles. La vie des missionnaires et des soldats sera entre les mains de Dieu.

Mais comment le plus faible pourrait-il refuser au plus fort l'invitation répétée de nouer des relations religieuses, commerciales, sociales? Et surtout quand un refus indisposerait le plus fort et compromettrait une paix naissante et précaire encore? Et ces relations n'ouvrent-elles pas la porte à un règlement de la question iroquoise qui a fait le cauchemar de Champlain? Ne faut-il pas essayer de se comprendre, de s'entendre, de terminer ce conflit dangereux? Les Iroquois sont des

1. R D J., 1654-19.

hommes comme les autres; il y a sans doute moyen d'influer sur leur être le plus intime, de le modifier même par la conversion au catholicisme, par la connaissance de mœurs plus douces, d'idées plus civilisées.

Puis, les principaux intéressés, les Jésuites, sont en tout temps prêts à partir pour l'Iroquoisie. Voici ce que disent les *relations* qu'ils rédigent eux-mêmes: « Nous avons souhaité de tout temps le Salut de nos ennemis... Le sang des martyrs s'est fait entendre dans le Ciel, et nous nous voyons appelés pour annoncer la Foi par ces cruels Barbares... Les Iroquois nous pressent de les aller instruire, et ils demandent avec instance qu'on aille bâtir sur leur Lac une habitation de Français qui leur serve d'asile, et qui soit un lieu de paix entre eux et nous... »¹ Ils ont détruit l'église huronne, supplicié ses pasteurs, mais c'est chose du passé. Les Jésuites sont disposés à tenter l'aventure avec enthousiasme; même s'ils ne réussissaient qu'à baptiser quelques enfants, « c'est un gain assuré pour le Ciel, qui vaut plus que dix milles vies ». Puis l'« Église captive », c'est-à-dire les Hurons prisonniers, attend leur ministère; elle compte plus de mille chrétiens en Iroquoisie; pour l'assister, la consoler, la secourir, les missionnaires prendraient bien des risques. Ils passeraient « à travers les flammes pour leur tendre les mains ». Du point de vue catholique, comment refuser l'appel des Iroquois eux-mêmes? Puisque « les Infidèles nous conjurent de les vouloir rendre chrétiens, il n'est pas en notre pouvoir de leur refuser cette grâce, à moins que d'être infidèles nous-mêmes à la grâce de Dieu ». Du point de vue humain, établir là-bas une habitation française, n'est-ce pas au fond « l'unique moyen de former une paix véritable avec ces Nations infidèles...? » Les Français doivent viser à l'amitié, à la bonne entente.

Ce pressant, noble et ferme plaidoyer emporte l'adhésion. L'entreprise est en principe décidée. Mais avec assez de réticence, semble-t-il, de la part des autorités civiles. Elles se demandent si le zèle des Jésuites n'est pas exagéré et si elles ne s'engagent pas dans une équipée. Mais enfin, elles donnent leur consentement. Le Gouverneur Lauzon donne « commission à une personne de mérite, pour commander cette nouvelle habitation ». De nombreux Français se déclarent prêts à faire partie de cette expédition, à suivre Zacharie Dupuis qui en sera

R D J., 1654-19.

le chef. Les Onnontagués eux-mêmes viendront quérir les Français en leurs canots au printemps. Enfin, « Monsieur de Lauzon, nôtre Gouverneur, fait état d'y envoyer un nombre de Français choisis... Nous y enverrons de nos Pères, et quelques hommes de travail pour y bâtir une première Église... »¹ Le père François Le Mercier, supérieur, demande le renfort de six nouveaux missionnaires pour ce grand œuvre. Il annonce l'espérance de transformer ces ennemis en « un peuple chrétien », il dit que la paix a ouvert « les voies et les chemins pour les aller instruire dans leur pays, et pour y porter la foi... » Il parle longuement du voyage d'Ondessonk qui a reçu l'invitation « à les aller instruire pour se faire Chrétiens. Nous leur avons donné parole que le Printemps prochain nous irions nous y habituer, et y bâtir une maison, semblable à celle que nous avons au milieu des Hurons. Nous y enverrons de nos Pères, et quelques hommes de travail pour y bâtir une première église... Les dépenses seront excessives ». Ces énergiques paroles, prononcées après les effroyables supplices des Pères Isaac Jogues, Brébeuf, Lalemant, Garnier, méritent d'être citées pour que le monde présent comprenne bien la force et la foi de cette époque.

Marie de l'Incarnation annonce aussi cette nouvelle dans une lettre du 24 septembre 1654: « Toutes les parties conspirant donc dans le même dessein, il a été conclu que les Révérends Pères iront au printemps de l'année prochaine avec trente Français. Dès cette heure, il y a des dispositions pour cinq missions, qui trouveront abondamment à y exercer leur emploi. Et, ce qui leur sera avantageux, c'est que les Iroquois savent la langue huronne, les Pères qui y doivent aller la savent aussi, et par ce moyen l'on peut dire que tout est prêt; dès à présent le Père Le Moine y retourne pour hiverner et pour disposer toutes choses »².

Le projet a donc pris forme et corps. Le Gouverneur tente une aventure civile; les Jésuites une aventure religieuse. Le premier construira un poste, y mettra une garnison; les autres veulent ouvrir cinq missions d'un coup. C'est ce qui s'appelle battre le fer quand il est chaud. Des Onnontagués désirent ramener immédiatement Ondessonk.

1. R.D.J., 1654-2.

2. Marie de l'Incarnation — Idem — v. 2, p. 66.

Ces Onnontagués sont l'objet de quelques cérémonies à Québec pendant que la grande question se discute. Les Ursulines les invitent en leur maison. Les fillettes huronnes chantent en français pour eux. Les Religieuses voudraient bien élever quelques petites Iroquoises. Cette proposition a été soumise lors de la négociation du traité de paix; Ondessonk devait ramener cinq fillettes issues de « capitainesses » mais les circonstances ne l'ont pas permis. Et voici soudain la révélation stupéfiante que fait Marie de l'Incarnation: « Ces capitainesses sont des femmes de qualité parmi les sauvages, qui ont voix délibérative dans les conseils... *et même ce furent elles qui délèguèrent les premiers ambassadeurs pour traiter de la paix* »¹. Ce point est aujourd'hui confirmé. Les fillettes iroquoises auraient servi d'otages; incapables de fuir, aimées de leurs parents à la folie, leur présence à Québec aurait donné plus de stabilité à la paix. Conquises ensuite par la grande sainte canadienne, civilisées, converties, élevées dans l'amitié des Français, elles auraient pu incliner l'Iroquoisie vers la Nouvelle-France. Tel est du moins le dessein des Français.

(1654) La paix dure à peine maintenant depuis un an. Le Père Simon Le Moine n'a pas visité les Agniers, soit qu'il n'ait pas été rejoint plus tôt, dans l'été, lors de son départ, par le Bâtard Flamand et ses gens qui lui portaient un ordre du Gouverneur à cet effet, soit qu'il n'ait pas eu le temps. Marie de l'Incarnation adopte cette dernière version: « ...Le temps lui ayant manqué, il ne put rendre visite à ceux-ci, mais il demeura chez les premiers, où les autres nations iroquoises s'étaient rendues »².

Vers la fin de septembre, ou au début d'octobre, Ondessonk quitte de nouveau Québec pour hiverner chez les Onnontagués et préparer le prochain établissement. Les deux Onnontagués qui l'ont ramené, qui sont des députés de leur tribu, l'accompagnent de même que tout un groupe d'Algonquins et de Hurons.

La petite flottille remonte le Saint-Laurent. Et, à un endroit qui se situe entre les Trois-Rivières et Montréal, mais qui est très rapproché de Montréal, elle rencontre un parti d'Agniers conduit par le

1. Marie de l'Incarnation — Idem — v. 2, p. 68.

2. Marie de l'Incarnation — Idem — v. 2 — p. 73.

Bâtard Flamand. Celui-ci s'approche amicalement: n'est-ce pas la paix ? Mais arrivés à bonne distance, les Agniers épaulent leurs arquebuses et tirent. Ils tuent un capitaine onnontagué, de même que quelques Hurons. Ils font prisonniers d'autres Hurons. Le père Charlevoix dit aussi qu'Ondessonk est tout d'abord saisi et lié. Les *Relations* confirment ce fait.

S'adressant au missionnaire, les Agniers « lui dirent qu'il n'avait point d'esprit d'avoir préféré les autres à eux; et lui ayant fait ce reproche ils le laissèrent, disant qu'ils ne voulaient point de mal aux Français, mais aux Hurons et aux Algonquins, et qu'ils les voulaient tous tuer »¹. A l'Onnontagué toujours vivant, ils ordonnent de retourner chez lui. Mais ce guerrier ne se laisse pas intimider: « Mes frères, dit-il, qu'avez-vous fait ? Je vous déclare la guerre »². Il proteste avec véhémence contre la brutale agression; il menace les Agniers de la colère et de la vengeance des Iroquois supérieurs; il refuse d'abandonner Ondessonk. Il parle avec tant d'intrépidité enfin qu'il gagne son point. Les *Relations* racontent l'incident de la même façon: L'Onnontagué, disent-elles, « voyant cette perfidie, s'est écrié avec menaces, que ses compatriotes se ressentiraient de cette trahison, qu'il ne se souciait pas de la liberté qu'ils lui présentaient, qu'il courrait la même fortune que le Père, et puisqu'ils l'avaient garotté, qu'ils l'enchaînaient avec lui, que jamais il ne le quitterait: s'il est captif, je suis captif avec lui; si vous lui ôtez la vie, donnez-moi la mort, disait-il; si vous me mettez en liberté, déliez-le. Ces déloyaux craignant les menaces de cet Iroquois des pays plus hauts, délièrent le Père et le rendirent à son Guide, qui le conduisit à Montréal »³.

En arrivant à Montréal, les deux hommes trouvent d'autres ambassadeurs des tribus iroquoises supérieures qui étaient venus offrir des présents et des compliments: « Ils lui firent de nouvelles protestations qu'ils voulaient croire en Dieu... »⁴; ils lui parlèrent de la vengeance qu'ils voulaient tirer des Agniers.

* * *

1. Marie de l'Incarnation — Idem — v. 2, p. 73.

2. Idem, v. 2, p. 73.

3. R.D.J., 1654-33.

4. Marie de l'Incarnation, Idem, v. 2, p. 74.

Tel est le début de ce que l'on peut appeler la guerre des Agniers qui durera dix mois. Cette tribu rompt la paix qu'elle a conclue l'an précédent, après le siège des Trois-Rivières; elle vient sur le point d'entrer en guerre avec les quatre tribus iroquoises supérieures, les « Senèkes ». Quels sont les ressorts d'une conduite pareille? Il semble qu'il faille remonter à des questions de traite. Avant la paix de 1653, Onneyouts, Onnontagués, Goyogouins et Tsonnontouans, vont porter leurs pelleteries aux Hollandais à Albany, par la piste qui traverse l'Iroquoisie. Ils rencontrent de grandes difficultés dans ce voyage: « la première est, qu'ils sont contraints de faire la plus grande partie du chemin par terre, et à pied, et d'être eux-mêmes les mulets qui portent leur bagage et leur marchandise »¹; en second lieu, ils doivent passer sur le territoire des Agniers qui, « étant comme les maîtres de ce trafic » sont souvent insolents à leur égard. Ils se conduisent envers les « Senèkes » comme les Algonquins de l'île des Allumettes se conduisaient envers les Hurons. Mais exigent-ils des droits de péage? Ou bien forcent-ils les Iroquois supérieurs à leur vendre leurs pelleteries pour les revendre eux-mêmes aux Hollandais? Que signifie exactement les mots suivants de la citation précédente: « ...Maîtres de ce trafic »? Un mystère gît là qu'il est difficile d'éclairer. Mais le mal est si grave que les « Senèkes » songent à nouer des relations commerciales avec la Nouvelle-France; ils pourraient s'embarquer en canot sur leurs rivières et descendre en un rien de temps à Montréal: « Leur lac et notre grand Fleuve les peuvent doucement apporter, et toutes leurs marchandises jusqu'aux magasins des Français ». Cette diversion du courant hollandais des fourrures aurait de graves conséquences et pour les Agniers et pour les Hollandais; elle peut être une conséquence de la paix. Elle est favorisée par la configuration du pays. Aussi la *Relation* de 1654 ajoute: « Les Iroquois d'en bas... ne souffriront pas aisément que ces nations supérieures viennent trafiquer avec nos Français, pour ce qu'elles ne seraient plus contraintes de passer par leurs bourgades... »². Inutile de dire que les Hollandais auraient perdu beaucoup plus que les Agniers à ce changement et que la traite aurait vite diminué à Fort Orange. Ce sont les principaux intéressés. S'ils

1. R.D.J., 1654-34.

2. Idem, 1654-34.

agissent de quelque façon sur les Agniers, on ne le saisit pas à ce moment précis.

La traite, comme on le voit, peut créer des ennemis puissants au mouvement de rapprochement entre Français et « Sénèkes ». Il faut toutefois noter une autre cause importante de la guerre des Agniers. Ceux-ci désirent obtenir comme les Onnontagués la colonie huronne de l'île d'Orléans. Pour eux, c'est une grosse affaire. Ils connaissent sans doute à l'heure qu'il est les diverses tractations en cours. Ils savent que la construction d'une habitation française à Onnontaté, est le prélude de cette migration des Hurons qu'ils redoutent maintenant; elle augmentera la population des Onnontagués au lieu d'augmenter la leur. La jalousie se développe rapidement et prend de vastes proportions. L'année 1654 se termine sur des rumeurs de guerre entre Agniers et « Senèkes », entre aussi Agniers et Français, bien que les premiers aient affirmé que leur traité de paix avec les seconds était toujours valide. Ondessonk interrompt son voyage à Montréal; il n'ose passer outre dans les circonstances; le projet d'une habitation au lac Ontario reste en suspens. L'avenir devient dangereux.

Léo-Paul DESROSIERS.

de l'Académie canadienne-française.